QUESTIONS DE SOCIÉTÉ

plan b pour la planète : le new deal vert

NAOMI KLEIN

ACTES SUD

plan b pour la planète : le new deal vert

QUESTIONS DE SOCIÉTÉ

La maison brûle ! La crise climatique est là qui menace l'équilibre du monde. De plus en plus de mouvements sociaux déclarent l'état d'urgence social et écologique. Pourquoi sommes-nous incapables d'agir en conséquence ? Comment éteindre l'incendie ?

Depuis plus de vingt ans, Naomi Klein ausculte la planète et se fait l'écho incisif de la guerre économique qui a pris pour cibles les individus et les ressources naturelles. Depuis dix ans, elle défend un programme radical et audacieux, qu'on appelle aujourd'hui le New Deal vert. L'heure n'est plus aux réformes, aux taxes et aux plafonnements, l'heure est aux transformations, aux bouleversements sans concession.

Dans ce volume, qui réunit pour la première fois une décennie de textes passionnés (2010-2019) – grandes enquêtes, écrites sur la ligne de front des catastrophes écologiques, et discours inédits –, Naomi Klein apparaît sous un jour prophétique. Elle nous engage à nous attaquer à la racine des problèmes en luttant de conserve contre le dérèglement climatique et les inégalités sociales et raciales, inextricablement liés. Elle explore l'antagonisme dans lequel nous vivons – urgence écologique *versus* "présent perpétuel" –, l'histoire des brusques changements que l'humanité a su opérer face aux périls, ou analyse en quoi l'essor du suprémacisme blanc et la fermeture des frontières s'apparentent à une "barbarie climatique".

Au moment où les océans montent aussi dangereusement que les flots de haine, ces textes brossent un portrait saisissant de l'état du monde, ainsi que des personnes et des mouvements qui se dressent pour faire du désastre en puissance l'occasion rêvée de transformer notre civilisation.

Travail d'investigation imparable, manifeste politique et plan de sauvetage : *Plan B pour la planète* est tout cela à la fois.

NAOMI KLEIN

Journaliste d'investigation, essayiste engagée, auteure de best-sellers internationaux comme *No Logo*, *La Stratégie du choc*, *Tout peut changer*, ou *Dire non ne suffit plus*, publiés en France par Actes Sud, Naomi Klein est la première titulaire de la chaire Gloria Steinem ("Médias, culture et études féministes"), créée à l'université Rutgers. Elle a cofondé The Leap, une organisation qui lutte en faveur de la justice climatique.

PLAN B POUR LA PLANÈTE :
LE NEW DEAL VERT

“Questions de société”

DU MÊME AUTEUR

NO LOGO. LA TYRANNIE DES MARQUES, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 545.
JOURNAL D'UNE COMBATTANTE. NOUVELLES DU FRONT DE LA MONDIALISATION, Actes Sud/Leméac, 2003 ; Babel n° 692.
LA STRATÉGIE DU CHOC. LA MONTÉE D'UN CAPITALISME DU DÉSASTRE, Actes Sud/Leméac, 2008 ; Babel n° 1030.
TOUT PEUT CHANGER. CAPITALISME ET CHANGEMENT CLIMATIQUE, Actes Sud/Lux, 2015 ; Babel n° 1424.
DIRE NON NE SUFFIT PLUS. CONTRE LA STRATÉGIE DU CHOC DE TRUMP, Actes Sud/Lux, 2017 ; Babel n° 1622.

Illustration de couverture : Christel Fontes

Titre original :
On Fire. The (Burning) Case for a Green New Deal
Éditeur original :
Simon & Schuster, New York
© Naomi Klein, 2019

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12739-8

NAOMI KLEIN

Plan B pour la planète : le New Deal vert

textes traduits de l'anglais (Canada)
par Matthieu Dumont

ACTES SUD

Pour Arthur Manuel
(1951-2017).

L'avenir n'a pas de trajectoire préétablie. Au contraire. Nous pourrions tout aussi bien causer la sixième extinction de masse de l'histoire de la Terre, ou donner naissance à une civilisation prospère et durable sur le long terme. Tout reste possible.

Kim Stanley Robinson

Plusieurs textes de ce recueil ont paru dans des journaux ou des revues anglo-saxonnes. Ils ont été modifiés par Naomi Klein pour la présente publication.

Les publications originales sont mentionnées page 407.

INTRODUCTION

“NOUS SOMMES L’INCENDIE”

Un vendredi de la mi-mars 2019, ils s’échappèrent de leurs établissements, petits ruisseaux effervescents, exaltés à l'idée de désobéir et de faire l’école buissonnière. Ces petits flux se déversèrent sur les grandes avenues et les boulevards, bientôt rejoints par d’autres flux d’enfants et d’adolescents loquaces et revendicateurs, vêtus de leggings léopard, d’uniformes impeccables, de tenues plus ou moins discrètes.

Rapidement les ruisseaux se changèrent en rivières agitées : 100 000 participants à Milan, 40 000 à Paris, 150 000 à Montréal.

Leurs pancartes montaient et descendaient au gré des vagues humaines. “IL N’Y A PAS DE PLANÈTE B !” “NE CRAMEZ PAS NOTRE AVENIR”. “NOTRE MAISON EST EN FEU !”

Certaines étaient plus élaborées. À New York, une fille brandissait un tableau bariolé qui donnait à voir, délicatement représentés, des bourdons, des fleurs et des animaux de la jungle. De loin, on aurait dit un projet scolaire sur la biodiversité ; de près, on constatait qu’elle déplorait la sixième extinction de masse. “45 % DES INSECTES VICTIMES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE. 60 % DES ANIMAUX ONT DISPARU AU COURS DES 50

DERNIÈRES ANNÉES." Au centre de son tableau figurait un sablier filtrant ses derniers grains.

L'apprentissage est devenu une activité radicalisante pour ces jeunes qui ont participé à la toute première grève scolaire mondiale pour le climat. Leurs premiers livres, leurs manuels et les documentaires à grand budget leur ont fait découvrir l'existence de très vieux glaciers, d'impressionnants récifs coralliens et de mammifères exotiques qui comptent parmi les nombreuses merveilles de notre planète. Puis, presque simultanément, ils se sont rendu compte – grâce à leurs professeurs, à une grande sœur ou à un grand frère, ou encore par les suites données à ces films documentaires – qu'une grande partie de ces merveilles avait déjà disparu et qu'une autre partie était vouée à s'éteindre avant qu'ils n'atteignent la trentaine.

Mais si ces jeunes ont massivement séché les cours, c'est que le changement climatique n'est pas seulement un phénomène à étudier. Pour la plupart d'entre eux, c'est une expérience au quotidien. Devant le bâtiment du Parlement d'Afrique du Sud, au Cap, des centaines de jeunes grévistes ont crié à leurs élus de ne plus approuver les investissements dans les combustibles fossiles. Un an auparavant, cette métropole de 4 millions d'habitants avait souffert d'une sécheresse si sévère que les trois quarts de sa population avaient frôlé la coupure d'eau. "Crise hydrique : Le Cap approche du « jour zéro »", titrait la presse. Pour ces gamins, le changement climatique n'avait rien d'un savoir théorique ni d'un événement à redouter dans un avenir éloigné. Il était aussi tangible et pressant que la soif elle-même.

De même la grève climatique de l'archipel du Vanuatu, dans le Pacifique, où les habitants craignent que l'érosion du littoral ne s'accentue. Leurs voisins océaniens

des Salomon ont déjà vu cinq de leurs îles disparaître sous la montée des eaux et six autres risquent fort de se retrouver immergées pour toujours.

“Élevez vos voix, pas le niveau de la mer!” scandaient les élèves.

À New York, 10 000 jeunes venus de douzaines d’écoles différentes se sont retrouvés au Columbus Circle avant de poursuivre vers la Trump Tower en martelant : “L’argent nous servira à rien quand on sera morts!” Les adolescents les plus âgés ont gardé un souvenir vivace de l’ouragan Sandy (2012) qui a frappé leur ville, érigée au bord de l’océan. “Ma maison a été inondée, ça m’a beaucoup perturbée, témoigna Sandra Rogers. Et ça m’a forcée à m’interroger par moi-même, parce qu’on n’apprend pas ces choses-là à l’école.”

L’énorme communauté portoricaine de New York était également descendue dans la rue en masse, par une journée exceptionnellement chaude pour la saison. Certains jeunes avaient noué autour d’eux le drapeau de leur île – signe de solidarité envers les membres de leur famille et leurs amis qui souffraient toujours du passage de l’ouragan Maria. Une catastrophe qui, en 2017, avait privé d’eau et d’électricité des pans entiers du territoire pendant près d’une année, entraîné une panne totale des infrastructures et occasionné la mort d’environ 3 000 personnes.

À San Francisco aussi, le ton était véhément. Plus d’un millier de jeunes grévistes partageaient leur expérience de l’asthme chronique, causé par les industries polluantes de leurs quartiers : leur mal s’était aggravé brutalement lors des incendies de forêt qui avaient enfumé la région de la baie de San Francisco quelques mois auparavant. Même type de témoignages pendant

les grèves qui ont jalonné le nord de la côte Pacifique, où les fumées d'incendie, battant tous les records, ont éclipsé le soleil deux étés de suite. De l'autre côté de la frontière septentrionale, à Vancouver, de jeunes manifestants ont fait pression pour que le conseil municipal de leur ville déclare l'"état d'urgence climatique".

À 11 000 kilomètres de là, à Delhi, les jeunes grévistes bravaient l'inévitable pollution atmosphérique (souvent la plus élevée au monde) pour crier à travers leurs masques médicaux blancs : "Vous avez vendu notre futur pour votre seul profit!" Dans les interviews, certains évoquaient le désastre du Kerala, où des inondations avaient fait plus de 400 victimes en 2018.

"Tout ce que vous apprendrez en allant à une manifestation, c'est comment grossir les rangs des chômeurs", déclara le ministre des Ressources australien, Matthew Canavan, qui ne jure que par le charbon. Ce qui ne découragea pas quelque 150 000 jeunes individus d'envahir les places de Sydney, Melbourne, Brisbane, Adélaïde et d'autres villes encore.

Cette génération d'Australiens a pris une décision : il leur est désormais impossible de faire comme si tout était normal. Pourquoi ? Au début de l'année 2019, dans la ville de Port Augusta, en Australie-Méridionale, le mercure a atteint 49,5 °C. La Grande Barrière de corail – la plus vaste structure naturelle du monde constituée d'organismes vivants – s'est transformée en un gigantesque cimetière marin. Dans les semaines qui précédèrent la grève elle-même, on a vu, dans l'État du Victoria, des feux de brousse fusionner en un incendie démesuré, poussant des milliers de personnes à abandonner leurs habitations, tandis qu'en Tasmanie des feux ont anéanti de très anciennes forêts tropicales qui

constituent un écosystème unique au monde. Et en janvier 2019, le pays entier s'est réveillé avec les images apocalyptiques de la Darling River obstruée par les carcasses pourrissantes d'un million de poissons – résultat de l'action combinée de variations extrêmes de températures et d'une déplorable gestion de l'eau.

"Vous nous avez terriblement déçus, lança du haut de ses quinze ans Nosrat Fareha, une des organisatrices de la grève, à l'ensemble de la classe politique. Nous méritons mieux. Les jeunes ne peuvent pas voter alors qu'ils devront vivre avec les conséquences de votre inaction."

Il n'y eut pas de grèves d'élèves au Mozambique. Le 15 mars – jour de ces "grèves surprises" –, tout le pays s'apprêtait à encaisser l'impact du cyclone Idai, l'un des pires de l'histoire africaine, qui contraignit les habitants à se réfugier au sommet des arbres à mesure que les eaux montaient et fit plus de mille victimes. À peine six semaines plus tard, encore occupés à dégager les gravats, les Mozambicains furent frappés par le cyclone Kenneth, une autre tempête record.

Où qu'ils habitent sur la Terre, les membres de cette génération ont un point commun : ils sont les premiers pour qui le dérèglement climatique à l'échelle planétaire ne constitue pas une menace future, mais une réalité vécue. Non pas dans quelques malheureux endroits chauds, isolés, mais sur chaque continent – où les choses se délitent à un rythme qui dépasse largement celui prédit par la plupart des modèles scientifiques.

Les océans se réchauffent à une vitesse 40 % plus rapide que celle annoncée par les Nations unies cinq ans auparavant. Une étude de grande ampleur sur l'état de l'Arctique, dirigée par le glaciologue de renom Jason Box et publiée en 2019 dans la revue *Environmental Research*

Letters (ERL), établit que la glace, dans ses formes diverses, fond à une cadence telle que “le système biophysique de l’Arctique s’éloigne clairement de l’état qui était le sien au XXe siècle, pour évoluer vers un état sans précédent, qui aura des implications locales mais aussi bien au-delà de l’Arctique”. En mai 2019, la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques, sous l’égide des Nations unies, a publié un rapport sur l’effrayante diminution de la biodiversité à travers le monde, alertant sur le risque d’extinction d’un million d’espèces animales et végétales. “La santé des écosystèmes, dont dépendent toutes les espèces, la nôtre comprise, se détériore plus rapidement que jamais, affirme le président de la plateforme, le chimiste Robert Watson. Nous sommes en train d’éroder les fondements mêmes de nos économies, les moyens de subsistance, la sécurité alimentaire, la santé et la qualité de vie du monde entier. Nous avons perdu du temps. Nous devons agir maintenant.”

Les élèves américains grandissent désormais en pratiquant des exercices de simulation de fusillades, dès la maternelle ; dans le monde, de nombreux enfants ont déjà vu leurs écoles fermer plusieurs jours en raison de fumées de feux de forêt et appris à boucler un sac d’évacuation en cas d’ouragan. D’autres ont été contraints d’abandonner leurs maisons – notamment au Guatemala, où d’importantes sécheresses prolongées ont privé leurs parents de leurs gagne-pain, et en Syrie, où elles ont contribué au déclenchement de la guerre civile.

Voilà plus de trois décennies que les gouvernements et les scientifiques ont commencé à se rencontrer de manière officielle pour aborder la nécessité d’une baisse des émissions, et éviter un déraillement du système

climatique. Depuis, nous avons entendu d'innombrables appels à l'action invoquant "nos enfants", "nos petits-enfants" et les "générations futures". On nous a expliqué que nous leur devions de réagir rapidement, d'enclencher le changement. On nous a prévenus que nous étions en passe d'échouer dans notre devoir le plus sacré, celui de les protéger. On nous a prédit qu'ils nous jugeraient avec sévérité si nous ne passions pas aux actes.

Eh bien, aucune de ces exhortations émotionnelles n'a fait mouche, du moins parmi les politiciens et leurs soutiens privés qui auraient eu la possibilité de prendre des mesures audacieuses pour endiguer le dérèglement climatique. Au lieu de quoi, depuis que ces réunions ont commencé, en 1988, les émissions globales de CO_2 ont grimpé bien au-delà des 40 % et continuent de monter. La planète s'est réchauffée d'environ 1 °C depuis l'époque où nous avons commencé à brûler du charbon à une échelle industrielle, et l'augmentation des températures moyennes est partie pour atteindre quatre fois cette valeur avant la fin du siècle. La dernière fois qu'autant de dioxyde de carbone se trouvait dans l'atmosphère terrestre, les humains n'existaient pas.

Et ces enfants, petits-enfants et générations futures qu'on invoquait alors pêle-mêle ? Ils ont quitté leur statut d'outils rhétoriques. Maintenant ils prennent eux-mêmes la parole (quitte à crier ou à faire la grève). Et ils s'expriment les uns pour les autres, parties constitutives d'un mouvement international émergent, composé de très jeunes individus, d'un réseau planétaire qui inclut tous ces animaux incroyables et ces merveilles naturelles dont ils se sont si spontanément épris – juste avant de se rendre compte que cette richesse était en passe de disparaître.

Et, oui, comme on nous l'a prédit, ces enfants sont prêts à rendre leur verdict moral sur les individus et les institutions qui savaient tous parfaitement quel monde dangereux et appauvri ils allaient léguer – et qui pourtant ont choisi de ne pas agir.

Ces enfants savent ce qu'ils pensent de Donald Trump, aux États-Unis, de Jair Bolsonaro, au Brésil, de Scott Morrison, en Australie, et de tous les dirigeants qui font flamber la planète avec une jubilation provocante, tout en niant des données scientifiques si simples qu'un gosse de huit ans pourrait les comprendre. Leur verdict est tout aussi accablant – sinon plus – sur ces dirigeants producteurs de discours passionnés et émouvants qui prônent la nécessité absolue de respecter l'accord de Paris sur le climat (on se souviendra du slogan *"Make the planet great again"*), notamment Emmanuel Macron, Justin Trudeau, et tant d'autres encore, avant de distribuer à la pelle des subventions, des aides et des permis aux géants de l'industrie fossile et de l'agrobusiness responsables de la catastrophe écologique.

Dans le monde entier, les jeunes s'attaquent au cœur même de la crise climatique, évoquant l'avenir dont ils pensaient disposer et qui disparaît chaque jour un peu plus, à mesure que les adultes renoncent à agir malgré l'évidence de l'urgence.

C'est là la force du mouvement pour le climat initié par la jeunesse. Contrairement à beaucoup d'adultes, qui occupent une position d'autorité, elle n'a pas encore été formée à masquer les enjeux immenses de notre époque sous le vernis d'un idiome bureaucratique et ultratechnique. Elle se bat pour son droit fondamental à vivre une vie pleine – une vie qui ne consisterait pas à "fuir les catastrophes", ainsi que le formule Alexandria Villaseñor, gréviste de treize ans.

Ce jour de mars 2019, les organisateurs ont estimé à 2 100 le nombre de grèves pour le climat menées dans 125 pays, avec une participation d'environ 1,6 million d'adolescents. Belle réussite pour un mouvement amorcé huit mois plus tôt à Stockholm par une fille de quinze ans qui décida de ne plus aller à l'école afin de souligner l'absurdité à laquelle elle était confrontée : devoir se préparer avec application à un avenir que des adultes puissants sont très occupés à saboter.

Les "superpouvoirs" de Greta

La fille en question, c'est Greta Thunberg, et son histoire peut nous livrer de précieux enseignements sur ce qu'il sera nécessaire de mobiliser pour assurer la possibilité d'un avenir vivable – non pas pour ces abstraites "générations futures", mais pour les milliards d'individus qui peuplent notre planète.

Comme nombre de ses homologues, c'est vers l'âge de huit ans que Greta a commencé à entendre parler du changement climatique. Elle a lu des livres et regardé des documentaires sur l'effondrement des espèces et la fonte des glaciers. Jusqu'à l'obsession. Elle a appris que la combustion d'énergies fossiles et l'alimentation carnée contribuaient de façon massive à la destruction de l'équilibre planétaire. Elle a découvert qu'il existait un temps de latence entre nos actions et les réactions de la planète, lequel implique une hausse supplémentaire de la température, quoi que nous fassions.

À mesure qu'elle grandissait et qu'elle en apprenait davantage, son attention s'est portée sur les travaux scientifiques qui prédisaient un changement radical de

la Terre à l'horizon 2040, 2060 et 2080, si nous n'infléchissions pas notre trajectoire. Elle a calculé mentalement ce que cela signifierait dans sa propre existence : les chocs qu'il lui faudrait encaisser, l'omniprésence de la mort, les autres formes de vie qui disparaîtraient pour toujours, les horreurs qui guetteraient ses enfants si elle décidait de devenir parent.

Greta apprit également des climatologues que le pire n'est pas une fatalité, que des décisions radicales et immédiates – la réduction des émissions de 15 % par an dans les pays riches comme la Suède – augmenteraient significativement les chances de préserver un avenir vivable pour sa génération et celles qui suivraient. Nous pouvons encore sauver quelques glaciers ; protéger certaines nations insulaires ; éviter des récoltes catastrophiques qui contraindront des centaines de millions d'habitants, si ce n'est des milliards, à fuir leurs lieux de vie.

Si tout cela était vrai, se disait-elle, "nous ne parlerions de rien d'autre […] Si la combustion d'énergies fossiles était si terrible qu'elle menaçait notre existence même, comment pouvait-on continuer exactement comme avant ? Pourquoi n'établir aucune restriction ? Pourquoi ne pas la rendre illégale ?"

C'était absurde. Les gouvernements, notamment dans les pays dotés de ressources suffisantes, devaient mener l'offensive pour assurer une transition rapide. Ainsi, quand Greta aurait vingt ans, les habitudes consumé-ristes et les infrastructures seraient déjà fondamentalement transformées.

Pourtant, le gouvernement de son pays – qui s'autoproclamait à la pointe du combat pour le climat – avançait beaucoup trop lentement pour atteindre un tel objectif, et les émissions globales de la Suède

continuaient d'augmenter. C'était dingue : le monde brûlait, mais où qu'elle regarde, Greta voyait des gens échanger des potins sur les célébrités, prendre des photos où ils imitaient ces mêmes célébrités, s'acheter de nouvelles voitures et de nouveaux vêtements dont ils n'avaient pas l'usage – comme s'ils disposaient de tout leur temps pour éteindre les flammes.

À onze ans, elle avait sombré dans une profonde dépression. Un faisceau de facteurs y avait concouru, notamment sa différence : au sein d'un système scolaire qui prônait la quasi-uniformité, elle était "la fille invisible au fond de la classe." En proie à un profond chagrin, à un sentiment d'impuissance face à la détérioration si rapide de la planète et à l'inexplicable échec de ceux qui avaient pourtant les moyens d'apporter un début de remède, Greta Thunberg cessa de parler et de s'alimenter. Et tomba gravement malade.

Un diagnostic finit par être posé : mutisme sélectif, trouble obsessionnel compulsif et une forme d'autisme répertoriée sous le nom de syndrome d'Asperger. L'identification de ce syndrome éclairait le tempérament de Greta, qui prenait le changement climatique plus à cœur que la plupart de ses camarades.

Les autistes ont tendance à interpréter les choses littéralement ; aussi éprouvent-ils souvent des difficultés à s'accommoder des dissonances cognitives, ces écarts qui existent entre ce que nous savons théoriquement et ce que nous faisons réellement – écarts si envahissants dans la vie moderne. Les personnes qui présentent un trouble du spectre autistique sont également moins promptes à imiter les comportements sociaux des gens qui les entourent (souvent, elles ne les remarquent même pas) et ont plutôt tendance à se forger un mode d'être très personnel. Elles

se concentrent de façon très intense sur des centres d'intérêt précis qu'elles ont beaucoup de mal à mettre de côté (mécanisme qu'on appelle aussi compartimentation). "Ceux qui sont dans ce spectre, affirme Greta Thunberg, voient presque tout en noir ou blanc. Nous ne sommes pas très doués pour le mensonge et, en règle générale, le jeu social, que vous aimez tant, ne nous plaît pas."

Ces caractéristiques expliquent pourquoi certains individus atteints du même trouble que Greta deviennent des scientifiques ou des musiciens classiques accomplis, capables d'appliquer leur faculté d'attention exacerbée à obtenir les meilleurs résultats. Elles aident aussi à comprendre pourquoi Greta fut complètement submergée, incapable de se protéger de la peur et du chagrin, lorsqu'elle focalisa son attention laser sur le désastre climatique. Elle en voyait et en ressentait toutes les implications, et rien ne pouvait l'en distraire. Qui plus est, la relative insouciance de son entourage – camarades, parents, professeurs – ne constituait pas le signal rassurant, du genre "la situation n'est pas si mauvaise", qu'elle aurait pu être pour des enfants plus sociables. Le manque d'inquiétude apparent de ses proches ne faisait qu'accroître la terreur de Greta.

À l'entendre, et ses parents ont confirmé ses dires, elle a pu s'extraire de la profonde dépression dans laquelle elle était plongée en grande partie grâce aux mesures qu'elle a prises pour réduire l'intolérable dissonance cognitive qui séparait ce qu'elle avait appris de la crise planétaire et la façon dont sa famille et elle menaient leur vie. Elle a converti ses parents au véganisme, du moins au végétarisme, et surtout, elle les a convaincus de renoncer à prendre l'avion (sacrifice notable pour sa mère, cantatrice renommée).

La quantité de carbone épargnée à l'atmosphère était minuscule. Greta en avait tout à fait conscience, mais réussir à persuader sa famille d'adopter une existence plus conforme à l'état d'urgence planétaire contribua à réduire une partie de la tension psychique qui l'habitait. À leur façon, certes modeste, ils ne faisaient plus comme si tout allait bien.

La mesure la plus importante, cependant, n'eut rien à voir avec le régime alimentaire ou le transport aérien. Greta trouva le moyen de montrer au reste du monde qu'il était temps de cesser de vivre comme si tout était normal, puisque cette normalité menait droit à la catastrophe. Pour que les politiciens puissants saisissent l'urgence, il fallait que sa propre existence la reflète.

Voilà comment, à quinze ans, elle décida de ne plus faire ce que font tous les enfants quand tout est normal : aller à l'école pour préparer leur avenir d'adultes.

"Pourquoi, se demandait Greta, étudier en vue d'un futur qui pourrait bientôt ne plus exister puisque personne ne fait rien pour le préserver ? Et à quoi bon apprendre des données, quand les plus importantes d'entre elles, produites par les meilleurs chercheurs scientifiques, eux-mêmes issus du système scolaire, n'ont manifestement aucune répercussion sur nos hommes politiques et notre société ?"

C'est ainsi qu'à la mi-août 2018 Greta Thunberg refusa de reprendre l'école. Au lieu de cela, elle se rendit au Parlement suédois et s'installa devant ses murs, accompagnée d'une pancarte sur laquelle on pouvait lire, écrit à la main : "GRÈVE DE L'ÉCOLE POUR LE CLIMAT". Elle y retourna chaque vendredi, toute la journée. Avec son pull à capuche bleu, acheté dans une friperie, et ses nattes brunes indisciplinées, on ne lui prêta d'abord

aucune attention – comme si elle avait été une mendiante importune cherchant à titiller la conscience d'individus stressés et préoccupés.

Peu à peu cependant, sa protestation idéaliste se mit à attirer l'attention de la presse, d'élèves et de quelques adultes qui lui rendirent visite munis de leurs propres pancartes. Puis arrivèrent les invitations à prononcer des discours – d'abord dans des meetings sur le climat, puis aux conférences sur le climat organisées par les Nations unies, devant le Parlement européen, dans une TEDx à Stockholm, au Vatican, devant le Parlement britannique. Elle fut même invitée à se rendre sur cette fameuse montagne, en Suisse, pour s'exprimer devant les riches et les puissants de ce monde à l'occasion du Forum économique mondial de Davos.

Chaque fois, les interventions de Greta furent concises, sans fioritures et terriblement accablantes. "Vous n'êtes pas assez mûrs pour dire les choses telles qu'elles sont", lança-t-elle aux négociateurs présents à la Cop24 de Katowice (Pologne) sur le climat. "Même ce fardeau-là, vous nous le laissez, à nous les enfants." Devant les parlementaires britanniques, elle s'interrogea : "Ça va, mon anglais ? Le micro est branché ? Parce que je commence à me poser des questions."

Aux riches et aux puissants de Davos qui lui tressèrent des couronnes pour leur avoir rendu l'espoir, elle rétorqua : "Je ne veux pas de votre espoir… Je veux que vous paniquiez. Je veux que vous éprouviez la peur que j'éprouve chaque jour. Je veux que vous agissiez. Je veux que vous agissiez comme vous le feriez en cas de crise. Je veux que vous agissiez comme si la maison était en feu, car elle l'est."

À ceux qui, dans cette foule très sélecte de PDG, célébrités et politiciens, parlaient du dérèglement climatique

comme d'un problème dû au manque de perspicacité universelle, elle répliqua : "Si tout le monde est coupable, alors c'est la faute de personne, or c'est bien la faute de quelqu'un… Certains individus, certaines entreprises, certains décideurs en particulier savent exactement quelles valeurs inestimables ils ont accepté de sacrifier afin de pouvoir continuer à engranger d'énormes sommes d'argent." Elle s'interrompit, reprit sa respiration, et poursuivit : "Et je pense que bon nombre d'entre vous ici font partie de ce groupe de gens."

Mais le reproche le plus vif qu'elle adressa à la bande de Davos ne passa pas par le truchement des mots. Au lieu de descendre dans l'un des hôtels cinq étoiles du lieu, elle brava des températures avoisinant les – 18 °C pour dormir dehors, sous une tente, emmitouflée dans un sac de couchage jaune vif. ("La chaleur, c'est pas trop mon truc", me confia-t-elle.)

Lorsque Greta s'exprime dans ces salons remplis d'adultes en costume qui l'applaudissent et la filment sur leurs smartphones comme si elle était un phénomène de foire, sa voix tremble rarement. Mais l'intensité de ses sentiments – de deuil, de peur, d'amour pour le monde naturel – est toujours palpable. "Je vous en supplie, implora-t-elle dans une allocution adressée aux membres du Parlement européen en avril 2019. Faites en sorte de ne pas échouer."

Si ses discours n'ont pas fondamentalement changé les actions des responsables politiques présents, ils ont eu un impact sur les actions de très nombreuses personnes qui ne s'y trouvaient pas. Presque chaque vidéo de la jeune fille au regard ardent est devenue virale. En criant "La maison brûle !" à la face de notre planète surpeuplée, elle a donné à d'innombrables personnes l'assurance

dont elles avaient besoin pour se fier à leurs propres sens, et percevoir enfin la fumée qui s'infiltrait sous toutes ces portes soigneusement fermées.

Mais il y eut plus encore. Entendre Greta dire que notre inertie collective l'avait quasiment privée de son désir de vivre semblait ranimer le feu de la survie dans nos entrailles. La clarté de sa voix légitimait la terreur nue que tant d'entre nous refoulaient jusque-là, cette terreur de vivre en pleine sixième extinction de masse, cernés par les alertes scientifiques répétant que le compte à rebours avait commencé.

Tout d'un coup, des enfants du monde entier emboîtèrent le pas à Greta – la fille qui ne suit personne – et se mirent à organiser leurs propres grèves. Dans leurs manifestations, ils étaient nombreux à brandir des pancartes avec ses phrases les plus marquantes : "JE VEUX QUE VOUS PANIQUIEZ", "NOTRE MAISON EST EN FEU". Lors d'une immense grève d'élèves à Düsseldorf, en Allemagne, des manifestants portèrent haut une gigantesque poupée en papier mâché à l'effigie de Greta, sourcils froncés et tresses pendantes, sainte patronne des gamins en colère.

Le chemin parcouru par cette élève invisible devenue cri de conscience planétaire est tout à fait prodigieux. Et, à y regarder de plus près, on peut en tirer nombre d'enseignements sur l'effort qu'il nous faudra fournir pour retrouver une certaine sécurité. L'exigence primordiale de Greta, c'est que l'humanité, dans son ensemble, fasse ce qu'elle-même a su faire au sein de sa propre famille : supprimer l'écart entre ce que nous savons de l'urgence climatique et la façon dont nous nous comportons. Le premier pas consiste à nommer l'urgence, et une fois l'état d'urgence désigné, nous serons à même de trouver les ressources nécessaires à l'action.

D'une certaine manière, Greta demande à ceux dont les fonctions cognitives sont plus traditionnelles – moins aptes à atteindre un niveau extrême de concentration, mais plus aptes à supporter des contradictions morales – de lui ressembler davantage. Elle n'a pas tort…

En temps normal, lorsque aucune urgence ne nous presse, la faculté dont dispose l'esprit humain de rationaliser, de compartimenter et de se laisser facilement distraire constitue un mécanisme d'adaptation très important. Ces petites ruses mentales nous permettent d'affronter le quotidien. Tout comme nous nous tournons inconsciemment vers nos semblables et nos modèles pour ajuster nos manières de sentir et d'agir – c'est grâce à ces réflexes sociaux que se forgent les amitiés et que se soudent les communautés.

Néanmoins, lorsqu'il est question d'affronter le désastre climatique, ces dispositions nous mènent droit à la ruine collective. Elles nous rassurent quand nous ne devrions pas l'être. Elles nous distraient quand nous ne devrions pas l'être. Et soulagent nos consciences qui ne devraient pas être soulagées.

Prendre le changement climatique au sérieux impliquerait de modifier à peu près tous les aspects de notre économie – alors que de puissants intérêts veulent que les choses demeurent en l'état. Notamment les compagnies productrices de combustibles fossiles qui, depuis des décennies, financent des campagnes de désinformation, d'occultation et de diffusion de mensonges éhontés sur la réalité de ce changement.

Aussi, lorsque nous cherchons la confirmation de ce que nos cœurs et nos têtes nous disent de la réalité du dérèglement, nous sommes bombardés de signaux contradictoires : ne vous inquiétez pas, c'est exagéré ; il

existe d'innombrables problèmes autrement plus importants ; d'innombrables choses autrement plus séduisantes sur lesquelles se concentrer ; vous ne ferez pas la différence, et ainsi de suite. Et, pour ne rien arranger, tandis que nous tentons de nous frayer un chemin, de traverser cette crise de civilisation, certains des plus brillants esprits de notre temps consacrent une grande quantité d'énergie à développer des outils numériques toujours plus ingénieux qui nous font tourner en rond et nous rendent toujours plus dépendants de décharges de dopamine supplémentaires.

Cela explique sans doute l'espace étrange que la crise climatique occupe dans l'imaginaire collectif, même chez ceux d'entre nous qui sont sincèrement terrifiés à la perspective d'un effondrement. Nous voilà à partager des articles sur l'extinction des insectes et des vidéos qui montrent des morses chutant de falaises où ils ne seraient pas montés si leur habitat naturel, la banquise, ne fondait pas ; et l'instant d'après, nous faisons des emplettes en ligne et transformons volontiers nos cerveaux en gruyère en faisant défiler à l'infini des pages Twitter ou Instagram ; nous nous gavons de séries Netflix sur l'apocalypse zombie qui muent nos terreurs en divertissements et confirment tacitement que l'avenir connaîtra de toute façon une fin sombre et brutale. Dès lors, à quoi bon tenter d'éviter l'inévitable ? Et cela explique aussi, peut-être, pourquoi des gens sérieux peuvent simultanément saisir que nous nous rapprochons du point de bascule irréversible et néanmoins considérer les seules personnes qui appellent à instaurer l'état d'urgence comme déraisonnables et irréalistes.

"De bien des façons, ce sont nous, les autistes, qui sommes normaux, tandis que le reste de la population est

bizarre", constate Greta Thunberg, ajoutant qu'être facilement distrait ou rassuré par des rationalisations n'est d'aucune aide. "Car si les émissions doivent prendre fin, alors il faut arrêter les émissions. Pour moi, c'est assez binaire. Le flou n'a pas sa place quand il est question de survie. Soit nous maintenons notre civilisation, soit non. Nous devons changer." Dans la vie courante, être autiste n'est en rien facile – pour la plupart des gens, c'est "un combat sans fin contre les écoles, les lieux de travail et les persécutions. Mais, dans certaines circonstances et avec quelques ajustements appropriés, cela *peut* être un superpouvoir."

La vague de mobilisation de la jeunesse qui déferla en mars 2019 n'est pas le fait d'une seule fille et de sa manière unique de percevoir le monde. Greta s'empresse de faire remarquer qu'elle s'est inspirée d'un groupe d'adolescents de Parkland, en Floride : ils se sont insurgés parce qu'on avait échoué à préserver leur avenir, et ils ont enclenché une vague nationale de grèves surprises pour exiger que le port d'armes à feu soit contrôlé plus sévèrement après que 17 individus ont été abattus dans leur lycée, en février 2018.

Greta n'est pas non plus la première personne à hurler "Au feu !" avec une implacable clarté morale. C'est arrivé à de nombreuses reprises ces dernières décennies, c'est même devenu un rituel dans les sommets annuels des Nations unies. Mais les premiers appels au clairon duraient tout au plus une journée, probablement parce qu'ils émanaient de personnes à la peau brune ou noire des Philippines, des îles Marshall, ou du Soudan du Sud. Greta souligne le fait que les grèves pour le climat elles-mêmes sont le fruit du travail de milliers de leaders étudiants, de leurs professeurs et des organisations qui